



N° 21. — 2^e année

JUIN 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravé de *Frans Masereel* — La guerre et l'affranchissement des femmes, *Andrée Jouve* — Le fil du salut, *L.-N. Tolstoy* — Joseph Solvaster, *Henri Guilbeaux* — A mon enfant, *Claire Studer* — Départ, *André Delemer* — Retour, *Maurice Wullens* — Ce qu'on doit savoir — La vie chère — L'offensive, *Claude Le Maguet* — Des faits — Notes.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

La guerre et l'affranchissement des femmes

Selon l'opinion générale, la cause de l'émancipation des femmes gagne chaque jour du terrain, — et cela grâce à la guerre. Les femmes se sont si bien conduites que leurs maîtres décrètent l'heure de l'affranchissement arrivée. Sans doute, on fait encore des restrictions, tout n'est pas accompli, mais en principe, l'homme consent à partager ses droits civiques avec sa compagne. — Je dis ses droits civiques, les autres suivront peut-être.

Je ne crois pas cependant que tous les hommes aient été subitement convertis à l'idée de l'égalité des sexes. D'innombrables faits prouvent au contraire que cette idée a subi un recul depuis la guerre. Mais le nombre des femmes sera si démesuré dans les pays belligérants, de leur bon vouloir dépendront tant de nécessités vitales, qu'il faut au moins leur faire croire qu'on les considère comme des égales. Après tout que leur accordera-t-on ? Le droit de suffrage ? — Les puissants du jour sont tranquilles, ils savent maintenant que le suffrage universel n'est heureusement qu'un attrape-nigauds, et n'empêche pas les meilleures des guerres, et tous les tripotages, et toutes les tyrannies. On peut faire les généreux à bon marché. Et si les femmes, satisfaites et flattées par ce hochet, consentaient alors à être militarisées à leur tour ? Que d'avantages ! Outre les bataillons de « soldates » (1) (selon un élégant néologisme), dans toute la vie publique, des bras et des têtes à volonté pour faire marcher la machine ! — production à bon compte, puisque les salaires sont naturellement moins élevés que ceux des hommes. Peut-être même obtiendrait-on, en y mettant les formes, la production intensive de chair humaine : chair à canon et chair à travail, — production par les individus les plus aptes, organisée et vérifiée selon un taylorisme parfait.

Dans la vie privée, les avantages de la militarisation ne seraient pas moindres : la jeune fille enfin docile, enfin dressée à obéir « sans réfléchir », ayant enfin grâce à un drill convenable, le respect absolu de la force, — prête au mariage. Qui ne voit l'éducatrice que serait une mère ainsi préparée ? Le tendre, le fantaisiste, le poétique, — le faible, en un mot, seraient bannis de la vie de l'enfant. Le triomphe de l'« homme dur » serait enfin possible. Et la femme l'accepterait, soumise au sexe fort, l'imitant de loin pour mieux s'associer à son œuvre.

Cet avenir nous menace ou menace nos filles, à moins que l'excès du crime et de la douleur n'amène enfin la « résurrection ».

En réalité, la cause de l'émancipation des femmes n'a pas avancé d'un pas depuis la guerre. Les femmes n'ont rien fait pour se libérer de leurs propres chaînes, et les hommes ont moins encore qu'auparavant l'intention ferme de les traiter en égales. La guerre marque un recul dans la moralité humaine, dans celle des femmes comme dans celle des hommes.

Je relis *Maison de Poupée*. On en a beaucoup parlé ; on a compris tout de travers l'acte de Nora, peu s'en faut qu'on n'ait rendu Ibsen ridicule par les conséquences saugrenues qu'on a tirées de sa pensée, et, malgré tout ce tapage, rien n'est changé. Toutes, nous pouvons relire *Maison de Poupée*, et méditer.

Sans doute, beaucoup croient être des Nora. Il y a les sottes, qui trouvent prosaïques leurs occupations de mamans et de ménagères, et tiennent avant tout à s'affranchir des devoirs qui les ennuiant. Sans compter que cette attitude éthérée cache peut-être bien toute une secrète diplomatie pour mieux plaire aux hommes. Elles oublient, ces ibsénienne, que Nora n'est « bonne à rien » comme elle le dit, non sans regret, qu'elle ne s'entend même pas au ménage, et qu'elle ne se trouve ni digne ni capable d'élever ses enfants. Si elle part, c'est pour faire sa propre éducation avant d'entreprendre celle des autres.

(1) En Angleterre, les bataillons de soldates gardent les côtes. Je connais pour ma part une petite miss, puérile et douce, qui est officier d'un de ces bataillons.

Il y a aussi les « incomprises » qui se découvrent subitement des profondeurs insondables, dont tout le monde est appelé à tenir compte. Maladie de l'analyse, ou orgueil extrême, ce n'est pas en vérité le cas de Nora.

Il y a surtout celles qui voudraient tous les droits et point de devoirs, celles qui clament bien haut le « droit au bonheur », le « droit à la liberté ». L'incomprise est plutôt du Nord ; dans nos pays occidentaux, c'est ce dernier genre qui fleurit. Comme si quelqu'un, homme ou femme, pouvait affirmer sérieusement en un tel monde, son « droit au bonheur » ou à la liberté. Ce que vous appelez le bonheur n'est pas le bonheur s'il fait le malheur d'un autre, et votre liberté exige qu'il sacrifie la sienne. Comment tirer de cela une règle morale universelle ? Au fond, ce n'est pas une loi morale que vous affirmez, mais vous n'avez pas le courage de l'avouer, ce sont simplement vos exigences personnelles : la réalisation sans contrainte de vos désirs égoïstes (1) ; et, menées par ces désirs, vous vous croyez libres parce que vous ne reconnaissiez plus aucun lien. Pourtant, comme ils vous tiennent, vos désirs, comme elles vous tiennent, vos passions ! Libres, parce que vous pouvez quitter votre mari pour vivre avec un autre, et cet autre le quitter encore ! Heureuse, quand vous abandonnez votre fiancé malade, de peur de ne pas avoir en partage, au cours de votre vie, le bonheur auquel vous avez « droit » ! Allons donc ! Le caprice n'est pas la liberté, et devant de si froides, de si sages combinaisons, le bonheur fuit...

Et je ne parle pas de celles qui, ayant commis le gros péché de se marier sans amour, — ou s'étant laissées marier ainsi quand elles n'étaient pas encore conscientes, — s'en aperçoivent trop tard. Que celles-là résolvent le mieux possible l'insoluble problème ! Qu'elles préfèrent une situation nette au mensonge le plus doré, — si elles sont incapables de respirer un air équivoque et assez fortes pour supporter la vérité, même cruelle. Et que tous leur soient indulgents !

Mais il y a plus encore de Nora sans crises : des femmes-servantes vouées à perpétuité au bien-être de l'homme, emprisonnées dans le ménage dont l'homme ne veut pas prendre sa part ; et des Nora qui resteront toujours le « petit oiseau chanteur », le « petit écureuil », le petit « étourneau ». Les Nora de Dickens, les « femmes-enfants » sont maintenant rares, mais moins ingénues et plus rouées, non moins puériles, les femmes-poupées couvrent le monde, et leurs méfaits sont innombrables.

Poupées des hommes qui les prennent et les laissent, — ou les gardent, s'ils sont propres, sans les respecter davantage, — leur vie n'a qu'un but et leurs actions qu'un mobile : plaire à un homme ou à des hommes. Et il faut le dire crûment : la concurrence, en temps de guerre, devenant de plus en plus redoutable, pour être l'élue ou le rester, tous les moyens deviennent bons. Le plus simple, le plus infaillible et le plus commode pour les gens pressés, c'est de flatter les défauts masculins : la passion du plaisir égoïste et de la domination, la vanité. Une certaine grossièreté dans la flatterie ne messied pas et elle s'étale partout, la décence devient superflue, la guerre a fait sauter ce vernis superficiel de civilisation. Et c'est ainsi que l'on voit, en ces jours de deuil et de misère, avec la dissolution des mœurs, s'étaler la course implacable à l'argent, le luxe le plus dévergondé, les modes coûteuses et provocantes, et surtout, s'ingéniant à dépouiller les choses de leur noble gravité, la seule beauté qui leur reste, — une frivolité inouïe, gagnant, gagnant tous les mondes et toutes les classes comme un océan de folie.

De même que les hommes, sortant de l'enfer, font la fête pour l'oublier, ou, s'ils sont à l'arrière, étouffent ainsi de vagues remords, les femmes veulent se dédommager des angoisses et des tristesses, — on a beau faire, on en entend toujours parler de cette horreur !... et après tout, peut-être n'est-ce pas aussi affreux qu'on le dit... — la noce est pour certaines la consolation ; pour d'autres, « mieux élevées », ce sont les chiffons et le papotage. Le

(1) Cf., par exemple, les romans de Marcelle Tinayre, où les héroïnes proclament à qui veut l'entendre leur droit au bonheur.

mari était l'élément sérieux, il souriait avec indulgence quand on parlait chiffons, mais on n'osait pas en abuser; à présent qu'il n'est plus là, elles vivent entre elles en commérant et ne connaissent plus de frein. On ne saurait exagérer le rôle immense que joue dans leur vie, dans les heures tragiques de cette vie, la parure d'un instant. Elles se donnent tant d'excuses! Ces chers absents, il faut être faite à souhait pour le plaisir de leurs yeux, ils voient tant de laideurs, grands Dieux! Sans doute! Mais les permissions sont rares, et la coquetterie constante, à peine vous laisse-t-elle le temps de penser à ces hommes à qui l'éloignement, le danger, l'uniforme, la gloire, — et peut-être le meurtre aussi... — font des auréoles; et vous qui n'avez personne au front, et vous à l'arrière, et vous en pays neutres?...

Bien sûr, les hommes sont contents (pas toujours peut-être). Habités à commander, mieux encore que devant, accoutumés aux moyens violents, ils agissent d'autorité, leur poupée est à eux, leur poupée est leur chose, leur poupée est faite pour leur plaisir. Peut-être pensaient-ils autrefois qu'elle était aussi un « être humain » qui avait droit au respect. Bêtise que tout cela! *Il est bien question de respecter la personne humaine, quand il n'est plus admis qu'on doive respecter la vie humaine!* Et les femmes se laissent faire! On sait ce que cela flatte en elles, les Fabliaux l'ont dit, Molière l'a répété: elles aiment à être battues. C'est encore un jeu. Comme dit Nora, en parlant de son père et de son mari: « Vous ne m'avez jamais aimée. Il vous a semblé amusant d'être en adoration devant moi, voilà tout. » Qu'importe, c'est charmant d'être l'objet d'une adoration... Cela autorise, de plus, une certaine indolence morale qui se refuse à envisager les problèmes sérieux: on se conduit sans le vouloir, n'importe comment, et les enfants, de même que ceux de Nora, sout de jolies poupées élevées aussi n'importe comment. On se grise de mots et d'apparences, on appelle courage le talent de voir rose ce qui est noir; comme l'autruche, on se cache la tête, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; on peut se décolleter, et danser, habillées de blanc! La vie est assez laide et assez ennuyeuse, prenons les choses légèrement!

(A suivre).

ANDRÉE JOUVE.

Un fragment inédit de Tolstoy

Le tome XVI des OEuvres complètes de Tolstoy, éd. P. Birukoff (Moscou, impr. Sitine, 1913) contient, pages 214-222 du tirage populaire, un exposé en forme d'apologue, adapté de l'anglais, de la doctrine bouddhiste de la karma, vie terrestre considérée comme une simple préparation à une vie ultérieure plus effective. Cette œuvre de Tolstoy, que je crois inédite en traduction française, porte la date de 1894. Le passage suivant est la consolation offerte par un moine à un brigand qui va mourir et voit sa karma l'entraîner sans rémission dans l'enfer.

B. DESVERGNES.

Le fil du salut

Oui, votre karma récoltera dans des incarnations futures les fruits des semences que vous avez semées. L'auteur d'actes mauvais ne peut échapper aux suites de ses méfaits. Mais ne désespérez pas: tout homme peut faire son salut, mais seulement à condition d'arracher de son être l'illusion de la personnalité. A titre d'exemple, je vais vous conter l'histoire du grand bandit Kandata, mort sans contrition et réincarné en diable dans l'enfer, où il subissait, pour ses mauvaises actions, les plus effroyables tortures. Il était déjà dans l'enfer depuis de nombreuses années, sans pouvoir sortir de sa funeste situation, quand Bouddha apparut sur la terre

et atteignit au bienheureux état d'illumination. En ces temps mémorables, un rayon de lumière tomba jusque dans l'enfer, éveillant chez tous les démons la vie et l'espérance, et le bandit Kandata se mit à pousser de grands cris: « O bienheureux Bouddha, aie pitié de moi: je souffre terriblement! Et bien que j'aie fait le mal, je désire maintenant marcher sur les voies de la justice. Mais je ne puis me dégager des rets d'affliction qui m'enserrent: aide-moi, Seigneur, aie pitié de moi! C'est la loi de la karma que les mauvaises actions mènent l'homme à sa perte. »

Bouddha, entendant la prière du démon qui souffrait ainsi dans l'enfer, lui envoya une araignée suspendue à son fil, et l'araignée dit: « Accroche-toi et monte le long de mon fil hors de l'enfer. » L'araignée une fois hors de vue, Kandata saisit le fil et se mit à monter. Le fil était si solide qu'il ne se rompit point, et Kandata s'élevait toujours plus haut. Tout à coup il sentit que le fil se mettait à trembler et à osciller: derrière lui d'autres damnés encore commençaient à monter. Kandata prit peur: il voyait combien le fil était mince, il le voyait s'étirer sous un poids croissant. Mais le fil le soutenait encore. Kandata n'avait regardé jusque là qu'en haut; alors il regarda en bas, et il vit que derrière lui montait sur le fil une foule innombrable d'habitants de l'enfer. « Comment un fil aussi mince pourrait-il supporter le poids de tous ces hommes? » pensa-t-il, et, pris de peur, il cria de toutes ses forces: « Lâchez le fil, il est A MOI! » Et aussitôt le fil se rompit, et Kandata retomba dans l'enfer. L'illusion de la personnalité vivait encore en Kandata. Il ne connaissait pas la force miraculeuse d'une sincère aspiration à s'élever pour atteindre les voies de la justice. Cette aspiration est chose ténue comme un fil d'araignée, mais elle soulève des millions d'hommes, et plus il y aura d'hommes à monter sur le fil, plus ce sera facile à chacun d'eux. Mais dès qu'au cœur d'un homme point la pensée que ce fil est A LUI, que la justice est un bien qui n'appartient qu'A LUI seul et qu'il faut que personne ne le partage avec LUI, alors le fil se rompt, et on retombe dans l'état précédent de personnalité séparée; or, la personnalité séparée, c'est la malédiction, et l'union, c'est la béatitude. Qu'est-ce que l'enfer? L'enfer n'est rien autre que l'égoïsme, et le Nirvâna est la vie en commun...

Un très grand nombre de membres de notre clergé, en Angleterre, ont découvert que non seulement ils haïssent leurs ennemis, mais encore quiconque ne partage pas leur haine, — et qu'ils veulent se battre et forcer autrui à se battre. Ils ont transformé leurs églises en postes de recrutement et leurs sacristies en usines de munitions. Mais il ne leur est pas venu à l'esprit de quitter leur froc et de dire en toute simplicité: « Je découvre à l'heure de l'épreuve que le Sermon sur la Montagne est une farce et que je ne suis pas chrétien. Je fais mes excuses pour toutes les insanités antipatriotiques que j'ai prêchées depuis tant d'années. Ayez la bonté de me donner un revolver et une commission d'officier dans un régiment ayant pour aumônier un prêtre du dieu Mars, mon Dieu ». Mais non! Ils sont restés dans leurs paroisses et ils ont servi Mars au nom du Christ au scandale de toute l'humanité religieuse.

GEORGE BERNARD SHAW.

Joseph Solvaster

Souvenirs d'un forain, dactylographiés sous sa dictée par son amie et publiés après sa mort par un groupe d'amis

Nous donnons ici deux chapitres d'un roman à paraître, écrit par Henri Guilbeaux avant la guerre. La publication de ce roman révélera une sensibilité qu'on ne saurait soupçonner chez un tel homme d'action. Notons qu'à certaines pages de cette œuvre très prime-sautière, d'une écriture sans recherche et d'une vie si intense, le souvenir nous est venu de Jules Vallès.

III

Mon séjour à l'école communale dont le souvenir est lointain, mais encore joyeusement sonore, fut de courte durée. On me confia, bien avant que je n'y eusse terminé mes classes, aux bons soins de la Compagnie de Jésus.

La Jésuitière, j'en ai vu et connu les perfides habitants, au pas feutré imperceptible, félin ; j'en ai longé, frôlé les couloirs sordides tout suintants de pensées gluantes ; j'en ai visité les classes, hautes pièces blanchies à la chaux, et tachées çà et là d'affreuses statues sous globe, de tableaux d'honneur crasseux et de cartes murales culottées. J'avoue dès l'abord que je ne tirai aucun profit de l'enseignement professé par d'antipathiques ensoutanés aux faces glabres, anguleuses et cauteleuses, aux yeux fuyants et finauds, à la science sordide et insalubre, à l'idéal grossier couvert de dorures et de chamarrures et souverainement méprisable. Je n'ai été que très rarement et par accident parmi les premiers de la classe et je n'en éprouve nulle honte, — bien au contraire. Il m'advint en revanche plus d'une fois de m'entendre avec émotion cataloguer dernier et en tout cas jamais mon nom ne sonna bruyamment, mais tinta minablement comme un glas.

Rien ne me plaisait : ni les mathématiques, ni l'histoire, ni le latin, ni le grec. Toute cette science confuse qu'on essayait d'introduire de force par les pores de mon cerveau, je la refusais. J'y flairais je ne sais quoi de faux, de truqué, d'hors-la-vie et j'avais la conviction que cette science était amorphe, grisâtre, qu'elle n'était point géométrique, qu'elle n'avait pas la coloration pure et belle de la vraie science.

C'est peut-être le catéchisme et l'histoire sainte qui exerçaient sur moi la plus forte attraction. Durant toute l'heure de la leçon, je restais béat, rêveur. Jérusalem, la Judée, l'Orient, les prophètes, le peuple juif, Jésus-Christ et tous les héros de la mythologie chrétienne, je me représentais tout cela avec des couleurs pas trop nébuleuses et assez nettes. Et c'est avec fréquence qu'à l'étude, je saisis en cachette un gros bouquin farci d'histoires saintes pour les lire, m'en imprégner, en faire surgir d'autres légendes inventées par moi-même — merveilleuses, fantastiques, inimaginables.

Ah ! la salle d'études vaste, sombre, mortuaire avec ses longues rangées de pupitre noirs, et son pion toujours vigilant, toujours soupçonneux, campé dans une haute chaire. Combien de fois les ai-je posées, mes mains, devant les yeux, afin que le surveillant ne devinât pas leur direction ni leur errance.

Lorsque je craignais qu'à la longue il ne me soupçonnât de rêvasser, je plaçais devant moi une feuille de papier blanc où mes prunelles s'épinglaient et pouvaient inscrire ainsi toutes les lignes, toutes les teintes, toutes les fables sans que personne autre que moi-même y pût découvrir le moindre signe.

Les heures mornes, les journées pesantes vécues dans cette jésuitière se brisaient spontanément dès que la cloche annonçait la récréation ou la sortie. Comme un chien demeuré tout un jour enchaîné et qu'on détache, je filais d'un bond, haletant, ivre, joyeux. Et je courais, courais, courais... J'ai joué aux barres, à cache-cache, au football, ou même lorsque les nécessités m'imposaient d'être seul, je baguenaudais sans but, pensant à mille folles choses et songeais à un avenir illimité, flamboyant.

Heures claires, heures sonores aussi que celles passées à la

chapelle du collège, lorsque l'orgue déversait son torrent de sons multicolores, cascadants, éblouissants. Ah ! leur écume argentée et prismatique ; de la main j'en puisais pour me rafraîchir.

Mais heures noires, heures funèbres que celles de la « retraite ». Un prédicateur « étranger » me bouleversait l'âme, faisait sourdre en moi toutes les affres, toutes les détresses. Ah ! lorsque, lugubre et solennel, il parlait de la mort, de la mort subite surtout et des peines éternelles de l'enfer ! Et la confession qui suivait ! les tourmentes minutes de la préparation ! Ah ! les sueurs s'égouttant de ma pauvre chair affolée, transie et disloquée !

Mais lorsque la première note jaillissait de l'orgue, oh ! le grand ciel serein ! oh ! la pourpe ample, infinie et salvatrice ! la folle et battante kermesse ! la joie, la sainte joie !...

IV

S'il y avait la jésuitière, l'odieuse jésuitière, grisâtre, ulcérée aux quatre coins de verdâtres viscosités, il existait aussi la *rue aux draps*.

La *rue aux draps*, je me plais à en répéter le nom, parce que pour moi il désigne tout un monde, parce que ma jeunesse a poussé dans son atmosphère très particulière et si vivifiante, y a distingué des mouvements et des rythmes — tel un ruminant découvrant une savoureuse pâture — et s'en est abondamment et délicieusement repue.

La *rue aux draps* conduisait à la gare. A droite et à gauche, des magasins, des halls d'inégale capacité, mais tous peuplés de lourdes balles de laine carrées, tout enfarinées d'épaisse poussière et tout emplies d'une complexe odeur animale et végétale.

En haut de la rue, d'un côté, un grand parc boisé vers le milieu duquel s'élève une maison confortable et sans style ; de l'autre côté un long mur de brique sale bordé de pierres taillées noircies. C'est par ce mur très humble que s'est transmise ma fervente sympathie pour la *rue aux draps*. Car, à califourchon, je m'y suis tenu si souvent accroché. Heures animées de l'élan preste des express ! J'ai regardé tout autour de moi la nerveuse ramification des rails avec ses nœuds çà et là formés par les aiguilles, les appareils de déclenchement si nets et grassement huilés.

Rares sont les jours de vacances où je ne me suis pas rendu à mon poste et avec une régularité ponctuelle mais volontaire de fonctionnaire, afin de surveiller les variées manœuvres, épier les soudains et prompts passages des rapides, contempler le défilé long et haletant des trains de marchandises, les attelages divers, les successifs et bruyants accouplements de wagons...

J'ai vu les locomotives se réapprovisionner en eau et en charbon ; j'ai vu les machines, les poches et le ventre emplis, respirant, valides et allègres, s'en aller vers la rame de wagons qu'elles devaient remorquer ensuite. Chaque mouvement du chauffeur et du machiniste m'était familier : l'œil constamment en vigie, le doigt commandant la manette, la toile bleue toute empiécée de carrés de suie, le violent foulard rouge serrant le cou, la figure aux muscles tendus, les yeux empaupierés de noir.

Le délicat mécanisme d'acier, le mécanisme pulmonaire de la machine, je l'ai observé dans ses diverses fonctions, communiquant sa force et sa vitalité saine. J'ai vu les machines attendre, anxieuses, sur les voies de garage, comme énervées de voir les trains filer à côté d'elles, hennissantes et piaffantes tels de jeunes et vigoureux étalons dont l'énergie ordonne l'utilisation immédiate et régulière.

Tous les intrépides ouvriers de la traction m'étaient connus ; celui qui corne et commande la manœuvre, agrafe ou attache les wagons qu'il fait tamponner vers les voies désignées ; celui qui aiguille, culottant de flegme l'immense responsabilité dont il est chargé ; et ceux-là dans leur block à la tête d'un bataillon d'élite de leviers brillants, rigides — et ceux-ci longeant les rails et les huilant, les graissant aux parties fragiles déterminant les bifurcations.

Mon œil investigateur a fouillé tous les trains avec leurs voyageurs penchés, le front plissé, imprimé à la vitre, et les passagers somnolents sur les capitons dodus ou lisant une gazette, indiffé-

rents au paysage de métal, d'âcre poussière fuligineuse, de disques, de sémaphores-indicateurs, dressés dans l'air — accomplissant leur redoutable, impérieux et mécanique devoir.

Et les travailleurs de la voie ferrée, terrassant, enlevant, tassant le ballast, boulonnant, déboulonnant les rails et portant de longues et lourdes et claires barres d'acier, les posant sur les traverses et les y fixant. Equipes d'ouvriers acharnés et laborieux, interrompant tout d'un coup le travail à un bref coup de sifflet et secoués, ébranlés par un train galopant pareil à une fulgurante Walkyrie.

Il existait encore un autre lieu où j'avais installé un poste mobile d'observation; une sorte de monticule au gazon rugueux et pelé à l'extrémité des boulevards et faisant face à la ville. Sans doute je remarquais moins strictement les manœuvres et les garages et je distinguais malaisément les hommes en œuvre qui paraissaient lilliputiens — petites taches gris-bleutées, bougeant à peine. Mais je suivais mieux les trains filant avec leur cliquetis martial et trouant convulsivement l'air; je les apercevais très loin, et je pouvais les voir happés par la gueule béante et sombre du tunnel d'où s'éparpillaient des ballons de fumée et des haleines de combustion et de vapeur.

C'est là que le soir, par clair de lune ou par grisaille uniforme s'effeuillant en pluie fine, par temps tièdes, amollissants et parfumés de l'été ou par rigides températures de gel, je me promenais seul, émerveillé toujours par un spectacle identique et toujours neuf à la fois. Des colonnades de feu, des clartés rouges, vertes, jaunâtres, des raies blanches, tantôt unies, tantôt pointillées, des fumées opaques bouleversant, modifiant sans cesse l'éclat des tons et créant de féériques métamorphoses. Vision du soir, encre de brume, cris stridents des lumières. Indigos et pourpres incandescents et vibrants piqués sur un immense velours noir immobile. Inscriptions dardantes, argentées, bigarrées sur un tableau illimité. Rythmes, chocs, tapements — chaînes de bruit sans fin — arabesques hardies de sifflets, — échos touffus, feutrés, — ombres amples et massives et grandes plaques de lumière hurlante...

Mon cœur frémissait, trépidait, pareil aux trains; mon cœur battait d'un continu rythme martelé, cassant. Mon corps était semblable à une immense gare éclatante de lumière, versicolore et sursaturée de millions d'atomes de joie drue et tonifiante. Je n'esquissais alors aucun rêve idyllique; je n'exhalais nul désir éthéré, céleste; mais il jaillissait de tout mon être de sauvages volontés terrestres, immédiates, des vouloirs nombreux et robustes universels...

HENRI GUILBEAUX.

Entre la littérature de phrases et la littérature de pensées, il y a exactement la même différence qu'entre un déversement d'arrosoir et un égouttage de filtre.

EDMOND THAUDIÈRE.

Les camarades sont conviés pour le dimanche 7 juillet à une

BALADE

dans les bois de Cartigny

Une causerie sera faite. Nous laissons à la camaraderie le soin de régler le reste du programme.

Tous au rendez-vous.

Un groupe, allant à pied, partira du rond-point de la Jonction à 6 h. 1/2; les cyclistes, à 8 h. 1/2, du même endroit. Tramways au quai de la Poste à 6 h. 20, 8 h. 10, 9 h. 10, 10 h. 10, 11 h. 15, 12 h. 12, 2 h. 10; à la Jonction à 6 h. 27, 8 h. 17, 9 h. 17, 10 h. 17, 11 h. 22, 12 h. 19; 2 h. 17. Lire la feuille de la veille pour les derniers tuyaux.

A mon enfant

Me pardonneras-tu d'être de cette terre, mon enfant, de cette terre — ici-bas ?

J'ai été futive, je t'ai trahie lors de la mort de ton premier amour,

Lors de la chute du premier homme, qui fut tien : ta poupée !

Or ce jour-là, en cette pauvre illusion, c'est un homme qui mourut pour toi,

Et en lui, c'est ton âme qui périt une première fois, ton âme que tu lui avais donnée.

Ah ! ton reproche ! l'angoisse de ton regard me perça le cœur.

Tu commenças à douter de la bonté des choses

Et de tout amour et du ciel étoilé de bonheur.

Me pardonneras-tu d'être de cette terre, mon enfant, d'ici-bas ?

Alors qu'hier nous vîmes ensemble l'homme sans jambes ni bras :

Nous blottissant l'une contre l'autre, pour ne pas défaillir !

Encore une fois, ton cœur se perdit à la connaissance de la vie,

L'illusion de la bonté et de la beauté des Hommes s'effaça.

L'ange qui est en toi ne put comprendre le sens de cette mort.

Et la tendre rosée d'une question scintilla dans le jardin de tes yeux.

Alors, ce fut ta main, en un geste sublime, qui saisit la mienne,

Et en ce geste, plein de foi, tu me défendis de répondre : Vois cet homme, hélas, sans bras ni jambes, il est là par ma faute à moi, par mon silence.

Me pardonneras-tu d'être de cette terre, mon enfant, ici-bas ?

Lorsque, un jour, tu verras rompu celui que tu aimes,

Lorsque ton cœur sera mort à jamais !

Lorsque tu sauras que le seul droit de l'homme ici-bas, C'est le droit à la Douleur : unique, sublime dot de cette terre !

Ne viendras-tu pas troubler ma vieillesse de tes complaints ?

« Qu'as-tu fait, Mère, contre cette Douleur ?

Par toi, nous entrâmes dans la Misère, ma Mère !

Les fleurs et l'été ne furent pas pour moi,

Ni les étoiles le long du ciel tendu de soie bleue :

Où je grandis, ce fut un océan de cris, une forêt de membres déchirés. »

O mon enfant, me pardonneras-tu d'être de cette terre ?

Comment ai-je eu le courage et le droit de te livrer aux hommes !

Un jour, oh, je sais ! tu me maudiras, mon enfant.

CLAIRE STUDER.

(Traduit de l'allemand par IWAN GOLL).

Sympathique entre toutes est la jeune revue française Les Humbles, dirigée par le vaillant Maurice Wullens. Les Humbles avaient été frappés d'interdiction pour six mois. Mais ils purent lancer des éditions qui toutes furent d'un grand intérêt et dont nous reparlerons. La dernière de ces éditions est une anthologie (vers et proses) très représentative des efforts et de l'esprit de la jeune littérature française. De cette anthologie, nous avons tiré ces deux proses signées de combattants authentiques. L'une est de Wullens lui-même, l'autre d'André Delemer. Et elles ne sont pas un hommage à notre temps :

Départ

L'appel est fait. Les clairons ont sonné le départ. Alors nous sortons de la cour de la caserne où nous venons de passer la revue du colonel. Nous sommes cent cinquante et la musique nous accompagne. Midi se répand sur la ville et ouvre la porte aux petites ouvrières rieuses. A nous aussi, midi ouvre une porte. La rue s'anime soudain. Nous marchons d'un pas allègre. Les clairons lancent dans le matin leurs notes claires et aiguës. Nous partons dans la féerie d'un midi de mai !... nous marchons dans des taches blafardes de soleil. Comme il fait bon vivre, pourquoi faut-il que nous partions ! tu es si doux à prendre avec les lèvres, ô mon printemps ! Et les petites ouvrières aux yeux vifs s'arrêtent un instant pour nous voir défiler. Un vieux marchand agite sa crécelle en criant : « V'là le plaisir, v'là le plaisir ! »...

Est-ce parce qu'on a bu un coup de pinard de trop, est-ce parce qu'on est énervé, est-ce parce qu'il y a de la musique devant nous, mais tout à coup, le « Chant du Départ » retentit et secoue soudain toutes les poitrines. Moment d'exaltation. Nous n'avons qu'une seule âme passionnée, et qu'une seule voix qui chante. On a beau s'en défendre, la chanson héroïque nous prend et nous entraîne.

O cette marche triomphante dans l'allégresse et la lumière d'un premier jour de mai !

Quelques exclamations retentissent dans la foule, des adieux sans fin leur répondent : « T'en fais pas, on les aura ! jusqu'au bout ! Pleure pas, tu la reverras, ta mère ! » Il y a tant d'indulgence dans l'air aussi...

Mais nous voici en dehors de la ville, la route blanche et droite s'étend au devant de nous. La gare est lointaine, à plusieurs kilomètres. On commence à avoir soif. Peu à peu les chants s'éteignent. On se fatigue vite à chanter. Le sac commence à tirer. A mi-chemin, les clairons font demi-tour et nous laissent continuer. Alors, c'est la marche en silence. Un camarade essaie bien de secouer la monotonie du chemin et veut chanter une vieille chanson de route. La voix reste sans écho et monte seule ; elle semble forcée, elle agace, crispe ; tout à l'heure, elle fera mal. Mais la voix se tait...

Qu'elle est émouvante cette longue théorie d'hommes muets ! L'exaltation de tout à l'heure est tombée, plus de « jusqu'au bout ! » Il n'y a plus maintenant que de pauvres bougres qui vont lentement en silence, d'une marche lourde et résignée. La première partie du chemin avait été aisée, agréable, maintenant le sac meurtrit les épaules, la fatigue coupe les jambes. Depuis quelque temps déjà, le soleil a disparu derrière de sombres nuages, et soudain de larges gouttes de pluie tombent. Nous marchons toujours sous l'averse. O le tragique de ce défilé d'hommes trempés ! Où sont les mâles accents de tout à l'heure ? L'averse a balayé tout entrain. Il n'y a plus qu'une troupe d'hommes harrassés s'acheminant vers un destin malheureux ! O les regrets, comme vous arrivez tous en foule maintenant !

La gare est en vue ; elle est notre but présent. Nous y arrivons en râlant. Son ambiance pathétique nous étreint. Toutes les chansons du bonheur meurent ici... Toute l'histoire de la guerre, cette marche, ce départ dans la tristesse infinie de cette matinée de printemps crispé !

ANDRÉ DELEMER.

Retour

*Pour Gabriel Belot,
ces pages de lumière et de joie.*

Par ce beau dimanche d'août, nous avons continué la moisson commencée. Ce soir, avant le repos, nous sommes allés chercher du blé sur un champ très lointain.

Et, au retour, la route étant fort longue, je suis monté sur le char. Face au ciel, couché sur les bonnes gerbes de blé toutes chaudes, la chemise ouverte, la poitrine débraillée, nue, exposée à l'air, au soleil... oh ! mes amis de Paris, si vous m'aviez vu ! Et si vous aviez vu surtout, ce que j'ai vu !...

Je me suis amusé, dressé sur le coude, à regarder les champs, les maisons et les prairies, défilant lentement devant moi. Mais des tentes grises se plantaient au beau milieu d'un massif d'arbres paisibles, des soldats en khaki sur le pas de chaque porte voisinaient avec les petites villageoises travesties en élégantes — et grotesques — citadines, de légères automobiles et de pesants autobus croisaient notre modeste char à l'allure lente et l'auréolaient d'une âcre poussière aux relents graisseux ! Il est vrai... c'est la guerre !

Alors, je me suis couché sur le dos, ne voyant que le ciel. Ah ! le beau ciel de ma Flandre, sans nuages, ce jour-là, bleu, de ce bleu septentrional qui est toujours un peu gris pour annoncer la pluie proche. Et le rutilant soleil d'août l'emplissait du bouillonnement calme de son ardeur ! A l'horizon de gros nuages s'amoncelaient, en réserve pour la nuit. De ci, de là, de légers flocons dispersés préparaient le manteau qui, ce soir, prendrait la plaine de ses fines mailles têtues. Parfois, une hirondelle agile virait, tel un trait, au-dessus de mes yeux éblouis. Quelque moineau égaré venait aussi se griser de soleil, tout étourdi, puis redescendait à vers le bon tas de crotin fumant.

Les hommes babillaient sur la route : que leurs papotages confus semblaient lointains et vains devant cette belle nature. Au rythme sourd des grosses roues grinçant sur les aigres essieux, sur la route inégale et bossuée, je continuais mon chemin. Les autos pouvaient passer, vertigineuses : leur odeur de pétrole et d'essence ne pouvait m'incommoder et, seule, la poussière soulevée montait jusqu'à moi, jusqu'à nous, pour retomber bientôt, vaine, épuisée.

Jusqu'à nous ! Car je n'étais point seul. Les bonnes grosses gerbes pacifiques ne me tenaient-elles point compagnie avec leurs milliers d'habitants anonymes. Tout à l'heure, un petit scarabée vert et or est venu grimper sur ma poitrine. J'ai tendu la main : il s'est arrêté et tapi, effrayé : de si lourdes masses ne se déplacent point, d'ordinaire, sans lui causer grand dommage. Je me suis retiré. Il a continué son chemin, puis il est parti, sur un brin de paille, sur un épi, vers l'inconnu, vers l'infini.

Nous sommes passés par un petit chemin encaissé, bordé d'arbres, jaillissant, désordonnés de la masse trapue des haies. Les chênes m'ont accueilli par un gémissement voilé : ces énormes géants attendent les rafales pour hurler à pleine voix ; ils ne se dérangeant point pour la brise de ce jour et murmurent par condescendance. Des saules, poudrerizés, aux branches menues sur les têtards difformes, minaudent avec la brise : ils n'ont point daigné s'apercevoir de mon passage. Mais les peupliers, verts et blancs, ont clignoté joyeusement de toutes leurs feuilles dans un élan de fraternelle joie. Et les humbles, les aulnes et les frênes, ceux dont on ne parle jamais, ont tendu vers moi leurs lourdes branches amies, se courbant comme les bras d'une mère au-dessus du petit chemin encaissé. Elles me frôlaient si tendrement au passage de leurs feuilles rudes, mais douces à la fois, que l'on aurait dit une immense caresse d'une amante de rêve !... Les gerbes jalouses, qu'aidait le robuste cheval, indifférent et consciencieux, les gerbes les ont repoussées dédaigneusement et nous sommes passés ! Les délaissés n'ont rien dit : pourtant j'ai cru voir, rêve ou illusion, qu'ils frissonnaient !...

Mais alors voici que le soleil, auquel nous tournions le dos jusqu'ici, jaillit devant nous, au détour du chemin. Et soudain un

aéroplane m'agace de son vrombissement monotone, file dans une apothéose de lumière éblouissante et de feux ardents ! La guerre toujours, et la vie pourtant, la vie si belle.

Je ferme les yeux dans ce mirage de féerie : azur et or toute la vie. L'atmosphère brûlante se déplace en frôlant mes joues, laisse place à une douce fraîcheur, me révèle l'orientation nouvelle du chemin. Cependant, je rêve, je rêve ! Rêve d'Or et d'Azur ! Rêve de Paix ! Rêve de Vie ! Rêves de Bonheur !

Rêves illusoires ! Il faut descendre.

Nous sommes arrivés.

MAURICE WULLENS.

CE QU'ON DOIT SAVOIR

« Les aiguilleurs qui, disait M. Georges Berry dans la séance de la Chambre du 18 février 1894, pour 15 et 16 heures de travail par jour, gagnent de 900 à 1.000 francs par an, sont obligés de faire un service comportant jusqu'à 30 et 40 aiguillages par jour. En 1891, un aiguilleur endormi causa la perte d'un train et la mort d'un mécanicien. Le tribunal constata qu'il avait fait sans interruption 14 jours et 14 nuits de travail. A Montereau, un mécanicien fut tué par suite d'un faux aiguillage. L'aiguilleur était, dit le jugement, chargé de manœuvrer 30 aiguilles, divisées en deux séries, distantes l'une de l'autre d'un kilomètre. Quant aux mécaniciens, l'enquête de 1886 avait constaté qu'on exigeait d'eux 16 heures de travail par jour; elle en demandait la réduction à 8 ou 10 au plus ».

M. Degay écrivait en 1894 dans la Petite République :

Voici des hommes qui charrient dans des brouettes un dégoûtant mélange de mélasse et de sang. C'est le sucre brut, tel qu'il vient des râperies de betteraves, mélangé de sang de bœuf, corrompu presque toujours et qui répand une odeur insupportable. Tout cela est poussé dans une immense chaudière où la vapeur dissout et purifie cette sauce.

Des ouvriers entrent dans ce service très robuste. Ils n'en ont pas pour longtemps ! Bientôt ils sont pris de maux d'estomac et des voies respiratoires causés par l'air vicié qu'ils respirent constamment. A ce métier, on gagne 3 fr. 85 par jour, soit 35 centimes de l'heure. On travaille quatre ou cinq ans et on est fini!...

Un peu plus payés sont les ouvriers occupés à la clarification. Mais pour les 40 ou 42 centimes de l'heure que reçoit l'ouvrier, il lui faut vivre onze heures, souvent plus longtemps, dans des salles remplies de la fumée épaisse et âcre produite par le noir animal à l'aide duquel le sucre est clarifié dans des appareils spéciaux. Beaucoup ne peuvent supporter de travailler dans ces conditions, et au bout de trois ou quatre jours sont obligés de partir. Là, on travaille nuit et jour.

Après la clarification, le sucre est conduit dans les appareils à cuire. La cuisson, c'est le grand art du raffineur. N'est pas cuiseur qui veut. Il faut être initié, et le secret de cuire à point est bien gardé. Aussi les cuiseurs sont-ils traités avec considération. Ils gagnent 400 et 500 francs par mois. Ce sont les privilégiés du raffinage.

L'enfer recommence pour les hommes qui manipulent les « sirops verts » résultant de la cuisson. Aux turbines, les ouvriers gagnent 4 fr. 50 par jour; ils emplissent et vident ces sortes d'es-soreuses qui tournent à une vitesse vertigineuse. Le moindre mal auquel sont exposés ces malheureux, c'est la hernie, par suite des efforts considérables qu'ils doivent faire. Heureux quand ils ne laissent pas dans la turbine la main ou le bras !

Les ouvriers du réchauffoir sont entièrement nus; ils travaillent par 55 à 60 degrés de chaleur. A la fin de la journée passée dans cette étuve, ils ont gagné 3 fr. 70. Les ouvriers à l'empli, les « pains verts », les suceurs, les « pains blancs » et les hommes des bacs à mélasse font, eux aussi, pour une rétribution dérisoire, un travail meurtrier... Ce n'est plus du travail, cela, c'est de la torture, et l'on reste stupéfait de trouver des hommes qui consentent à la subir!... Mais hélas! dans les raffineries, les cuiseurs exceptés, il n'y a

guère que des manœuvres, ouvriers que la machine a chassés de l'atelier ou malheureux qui n'ont pu acquérir un métier, poussés par la nécessité de travailler productivement dès leur jeune âge. La misère, cette déprimeuse de caractères, a fait son œuvre.

Et les frères Fernand et Maurice Pelloutier qui reproduisaient cet article dans la Société Nouvelle, ajoutaient fort justement :

Là, en effet, est l'explication et la condamnation du système économique bourgeois. Le taux des salaires y est en raison directe et la durée du travail en raison inverse de la somme d'énergie physique qu'exige telle ou telle profession. Moins le travail est pénible, plus s'en élève le prix et plus s'en réduit la durée. En sorte que, même dans le prolétariat, il existe une hiérarchie, basée, non sur les aptitudes intellectuelles de l'individu, mais sur les circonstances économiques qui lui ont permis de les plus ou moins cultiver.

LA VIE CHÈRE

Plus de dix millions de morts ! Et l'on prétend que la vie est chère. On s'agite, on proteste. Les épreuves semblent devoir commencer pour l'arrière qui n'est pas fait pour cela et ne veut rien savoir. Tant qu'il s'agissait du sacrifice des pauvres frères combattants, tout allait bien. Excellent bénéfice, c'était chose due. Et l'on pouvait faire le meilleur marché du reste...

Mais voilà que le profit risque de devenir moins sûr. Les choses tendent à être ramenées à leur vraie valeur. On ne fabriquait plus guère que des obus. C'est excellent pour tuer des hommes, mais cela ne pouvait faire vivre indéfiniment tous les fournisseurs de la mort. Pendant qu'on ravitaillait celle-ci, on négligeait d'assurer les moyens de la vie. Et c'est la crise. Dès lors, rien ne va plus. « Tuez autant de monde que vous voudrez, mais ne troublez pas nos aises ».

C'est par ce raisonnement qu'on pourrait traduire l'esprit qui anime certaines manifestations contre la vie chère. Seuls, des protestataires, nous intéressent celles et ceux qui voient dans la crise économique actuelle une conséquence de la guerre qu'ils condamnent.

Il existe à Genève une ligue dite des ménagères, laquelle compte des « munitionnettes » dans son comité, et se distingue par sa xénophobie. La ligue des ménagères s'est donnée pour mission de défendre le pain suisse. Mais, n'en déplaise à ces dames, il n'y a pas de pain suisse. Il n'y a que le pain produit par tous ceux qui mettent la main à la pâte. Le pain, comme le fromage au lait de la chanson, est du pays de ceux qui l'ont fait.

Mais il n'est pas pour nous étonner que le sens des mouvements populaires témoigne si souvent d'une affligeante étroitesse de vues. Les masses n'ont eu à soutenir que des revendications d'intérêt. Le mouvement ouvrier n'a jamais eu d'autre orientation. Et la seule aspiration au bien-être matériel constitue plutôt une sauvegarde pour la société qu'elle ne la compromet, puisque cette aspiration peut trouver son lot dans l'immoralité de l'ordre actuel... N'est-ce pas l'intérêt qui s'est chargé de recruter un nombreux personnel pour les usines de la mort ? Et s'il était seul à inspirer les protestations d'aujourd'hui, je ne m'en sentirais guère enthousiasmé.

L'offensive

L'offensive ne pouvait avoir le don de faire naître en nous une angoisse qui date de longtemps. Il est affolant de penser à cette interminable stagnation de millions d'hommes dans le plus vain des martyres. Et nous ne nous sentons pas le droit, ni le goût de nous prononcer entre deux façons d'immoler les sacrifiés. Nous voudrions que la raison et l'humanité intervinsent pour mettre fin au carnage. Mais comment nous importerait-il, si la parole doit rester aux canons, que l'extermination se réalise par le grignotage, comme on dit, plutôt que par une action brutale, en quelques vastes hécatombes ? Faut-il préférer à l'épidémie violemment ravageuse, le mal endémique exigeant sans se lasser son tribut quotidien de victimes ? On s'alarme moins d'une calamité permanente que d'une catastrophe. Pourtant le résultat en est aussi funeste. C'est qu'on est moins préoccupé du mal en soi, de sa nature, de sa force, que de ses apparences.

S'abusant, certains gouvernants peuvent bien s'imaginer que le temps leur est favorable, mais ce temps qui est celui de la destruction, travaille aussi sûrement contre la vie que les plus sauvages ruées. On voudrait que la guerre fût une machine bien au point, d'un roulement continu et régulier, sans embardées, assurée d'un long usage. Ce perfectionnement ferait que le crime de tant d'hommes ne pourrait plus être mis sur le compte de l'affolement. On en viendrait à tuer ponctuellement, comme par métier, avec la conscience et l'application que, travailleur, on apportait dans l'exercice de sa profession. Et ce serait pour longtemps le règne accepté de la cruauté aussi malfaisante, mais moins rébarbative.

On a frissonné à la pensée d'une victoire possible de l'un des belligérants.

Celui-ci ou l'autre !...

Puisqu'il semble évident que dans le camp opposé, tant qu'on ne sera pas battu on voudra battre !... Au surplus, il n'y a de victoire que celle qu'on reconnaît, de domination que celle qu'on accepte. Une seule arme existe pour se défendre de l'esclavage, une arme qu'on porte en soi. Et ceux qui s'asservissent à un maître se soumettront à tous. C'est la même mentalité qui, partout, crée la puissance des chefs, ce qui les rend parfaitement interchangeables.

Et puis, dès lors que la victoire ne semble pas illusoire, qu'on veut l'éviter, on estime qu'un rôle est à jouer dans cette guerre. Sa prolongation devient un malheur moins grand que celui dont nous devons être sauvés. L'humanité doit donc être sacrifiée au prétendu salut d'une nation !... C'est là raisonnement que rejettent tous ceux qui, comme nous, sont demeurés affranchis de la barbarie patriotique. Et cette déclaration de Tolstoy, faite au cours de la guerre russo-japonaise, vaut d'être rappelée :

... Donc, quelle que soit ma situation, quelles que soient les circonstances actuelles, que la guerre soit commencée ou non, que non seulement Port-Arthur, mais que Pétersbourg et Moscou soient prises ou non, je ne peux pas agir autrement que Dieu l'exige de moi et, par conséquent, moi, homme, je ne peux ni directement, ni indirectement, ni par des commandements, ni par d'autres moyens, ni par excitation ou par suggestion, prendre part à la guerre, je ne le peux pas, je ne le veux pas et je ne le ferai pas !

CLAUDE LE MAGUET.

Des faits

Le camarade Bertoni est toujours maintenu au secret. Et le *Réveil* s'étonne avec raison de la loquacité de certains journaux sur cette affaire alors que la défense est tenue dans une ignorance complète de la cause. Un article du *Réveil* signale le danger auquel sont exposés la plupart des inculpés de cette affaire, que leur qualité de réfractaires ou déserteurs voue au pire sort.

« Quand on examine sans parti pris l'affaire des bombes de Zurich, observe cet article, on éprouve la crainte très justifiée qu'une nouvelle infamie se prépare. Presque tous les inculpés sont des déserteurs et réfractaires, et la campagne systématique de calomnies et de persécutions organisée contre eux, a eu comme résultat inévitable de justifier aux yeux du public tous les arbitraires dont ont été victimes ces hommes totalement privés de moyens de défense. »

Ces craintes nous les partageons.

— La décision du Conseil fédéral concernant le refoulement des réfractaires et déserteurs n'a pas une bonne presse. Il faut signaler le bel article qu'a écrit sur ce sujet, M. Jean Debrit dans la *feuille*. Nous lisons dans l'organe de la société de *Zofingue*, une protestation signée M. Philippin, laquelle révèle l'âme élevée et le grand cœur de son auteur. A noter aussi la protestation des *Etudiants internationaux*, et le synode de l'église évangélique protestante de Schaffouse fait montre de sentiments chrétiens véritables en réprochant la décision fédérale.

— On apprend que Després et Péricat viennent de bénéficier de la liberté provisoire. On sait qu'ils avaient été arrêtés peu après la suspension du journal la *Plèbe*, accusés qu'ils étaient de complicité d'intelligences avec l'ennemi. Cette affaire montre éloquentement la valeur qu'il faut accorder aux diverses inculpations qu'on fait peser en France sur les adversaires de la guerre. On lira avec intérêt, à ce propos, les détails que publie *demain*, ainsi que les « chroniques françaises » de René Jubert, dans l'*Aube*.

NOTES

Le succès obtenu par *Les Morts parlent*, sept bois gravés de notre ami Frans Masereel, nous ont engagé à en entreprendre une seconde édition. L'horreur et la folie de la guerre ne sauraient être exprimés avec plus de puissance que ne l'a fait ici Masereel. Ces planches font une impression si forte qu'elles sont de nature, — plus peut-être que de belles pages écrites contre la guerre — à sauver des fous de leur égarement.

Masereel fait détester la guerre. *Les morts parlent*. Et leur langage est trop expressif pour ne pas être entendu des vivants.

L'augmentation du prix du papier nous fait une obligation d'élever le coût de cette nouvelle édition. Le prix de l'exemplaire (imprimé au recto seulement) est fixé à 0 fr. 75. On peut souscrire dès maintenant, le tirage étant achevé.

— Au moment même où nous mettons la dernière main à l'impression de ce fascicule, nos amis P.-J. Jouve et Frans Masereel lancent leur ouvrage : *Hôtel-Dieu*, Récits d'hôpital en 1915, par P.-J. Jouve, illustrés de vingt-cinq bois gravés de Frans Masereel. On souscrit pour le prix de 10 fr., chez Sonor, 48, rue du Stand, Genève.

— Une édition populaire de la *Danse des Morts* de P.-J. Jouve vient d'être entreprise par le groupe d'*Action Sociale*, à La Chaux-de-Fonds. Ce groupe se propose de publier des œuvres d'art, plus particulièrement de caractère social, à des prix réduits. C'est là une initiative intéressante à laquelle nous souhaitons le plus grand succès.

L'édition de la *Danse des Morts*, d'une belle présentation, est un excellent début.